



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

### MODES.

Pendant quelques heures de la semaine dernière, on aurait pu apercevoir à Paris un de ces Édens ravissants, composé de fleurs, de parfums, de tous les prismes enchanteurs qui séduisent le regard et la pensée.

En face de ces buissons de roses, de ces guirlandes de feuillages, de ces couronnes dont la fraîcheur ferait rêver la plus gracieuse des femmes, et dont la perfection est digne des plus belles des reines, on aurait pu, disons-nous, admirer toute la poésie et l'art du plus grand des fleuristes qui aient jamais illustré les élégances parisiennes.

Car ce parterre fantastique, ces massifs de délicieux bouquets aux mille nuances, ces groupes de fleurs dont l'illusion pour-

rait, semblable aux raisins d'Apelle, attirer le papillon et l'abeille; toute cette magie, enfin, de l'art devenu rival de la nature, vient de nous révéler le nom de Constantin<sup>1</sup>.

Aussi, rien ne pouvait étonner dans tous ces apprêts merveilleux, rien ne pouvait paraître trop admirable, surtout lorsqu'on savait que cette collection des plus ravissants produits du goût et de l'art était destinée à la cour de Russie.

Honneur soit au pays qui apprécie et accueille si bien tous les talents! grâces soient rendues aux femmes élégantes qui soutiennent la gloire des arts et du goût par toute la puissance de leur rang et de leurs charmes! Ce n'est pas seulement par leur beauté, la distinction de leur intelligence, l'attrait

<sup>1</sup> Rue Neuve Saint-Augustin, 37.



de leur noble tournure, que les femmes de la Russie ont conquis leur réputation de grâces et de séductions, c'est aussi par l'élégance de leur parure, la recherche de tout ce qui forme les délicatesses de la toilette, et cette pureté de goût, ce tact du distingué qui n'appartiennent qu'à l'élite des femmes du grand monde.

Toujours, ce fut pour elles que Paris produisit ses plus splendides bijoux, ses plus riches broderies, ses plus belles dentelles, et c'est pour elles encore que Constantin, appelé à la cour du czar, va y transporter aujourd'hui toutes ces féeriques créations que nous venons de vous raconter.

Et, à propos de ce monde élégant et distingué qui soutient en Russie la gloire du goût et des modes françaises, plaçons un mot de gratitude pour celles de nos abonnées, fidèles et délicates appréciatrices de notre zèle à les instruire de ce qui est toujours le plus nouveau, le plus piquant, le plus vrai. Restés dans cette ligne de distinction et d'indépendance qui met au-dessus de toute concession à l'intérêt, nous n'avons jamais donné nos éloges à un talent secondaire, ni nos recommandations à une mode douteuse. Simples tributaires de la mode et du goût, n'attendant d'autre succès que celui acquis par la confiance que notre journal inspire, notre tâche sera toujours de puiser nos renseignements dans les sommités industrielles qui font les modes, et nos modèles dans les salons qui les adoptent.

Nous renvoyons à l'article intitulé *la Vie de Château* la description de quelques modes de la saison.

#### LA VIE DE CHATEAU.

Si vous voulez retrouver l'ancien Paris, le Paris élégant, somptueux et coquet, si vous voulez revoir Paris avec ses luxes infinis, ses femmes délicates, ses dentelles, ses parfums, ses harmonies enchanteresses et ses danses piquantes, allez dans quelques uns de ces beaux châteaux qu'on appelait autrefois des *castels*.—Là, vous verrez tout ce qui n'est plus maintenant dans la capitale du goût et des plaisirs.

Vous retrouverez cette élégante société du faubourg Saint-Germain et du faubourg

Saint-Honoré, avec toutes les recherches de son luxe et de son confort.

Vous verrez le matin des cavalcades, composées d'hommes et de femmes montés sur des chevaux de pur sang, et vêtus de costumes dont la perfection atteste des habits de chasse de Robin<sup>1</sup> et des *corps amazones* de Josselin<sup>2</sup>, et les cravaches de Verdier<sup>3</sup>.

Le soir vous entendrez de délicieuse musique, vous verrez de jeunes et gracieuses filles danser avec le plus aimable sans façon les quadrilles de Musard, les polkas de Tolbecque et les valse de Strauss.

Vous apercevrez aussi à ces dernières lueurs du crépuscule, des groupes nombreux se promener silencieusement sous les voutes des futaies séculaires, ou sur les pelouses le long des étangs et des ruisseaux d'eau vive.

Ou bien, si le soir est brumeux, si la tempête a laissé ses dégâts dangereux dans les allées des parterres ou sous les ombrages des promenades nocturnes, vous verrez se dresser, dans le fond du plus vaste salon, un petit théâtre de société, où, sans préméditation, sans fastidieuses rivalités, on représente gaiement quelques-unes de ces piquantes comédies, où chacun apporte sa part de folie, d'entrain et de talent sans prétention.

Car, vous le saurez, c'est *la vie de château* que nous vous racontons, la vieille vie de château, telle qu'elle existait au temps de nos mères, qui n'avaient pas, comme nous, la manie des voyages et la fureur des eaux.

Or, comme les voyages sont pour beaucoup interdits cette année, et que l'on ne peut passer toute la saison aux eaux, les élus de la fortune et de l'indépendance sont allés vivre de cette belle existence qu'on appelle la vie de château.

Donc, c'est pour ces beaux jours et ces charmantes soirées que nous voyons continuellement expédier les délicieux cristaux de Lahoche-Boin<sup>4</sup>, les beaux meubles de Membro<sup>5</sup>, les jolies tentures en *Perse* de Foye-Davenne<sup>6</sup>, les mets succulents de Chevet, et les thés et chocolats si renommés de la maison Lemaire-Leduc<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Rue Saint-Marc, 21.—<sup>2</sup> Rue de la Paix, 13.—<sup>3</sup> Rue Richelieu, 102.—<sup>4</sup> Palais-National, escalier de cristal.—<sup>5</sup> Rue Basse-du-Rempart, 48.—<sup>6</sup> Rue Neuve des Petits-Champs, 63.—<sup>7</sup> Rue Choiseul, 29.



Là, nous vous le répétons, se sont réfugiés tous les genres de luxes; et c'est là aussi que se multiplient force toilettes de tout genre, de tout style, et où le prétexte de la campagne permet d'apporter une extrême simplicité, ou une piquante originalité.

Les petites toilettes en jaconas ou mousseline imprimée que vous connaissez toutes, y sont surtout très-nombreuses. — Leur fraîcheur fait leur succès, et les femmes les rendent plus ou moins élégantes en ajoutant aux garnitures une broderie festonnée, un travail en fine soutache, une petite valenciennes cousue au bord, enfin foule de petites recherches qui y donnent de la distinction.

La forme de ces négligés consiste en un peignoir sur un jupon pareil. Le peignoir, très-court, laisse passer le volant du jupon de dessous. Il a de larges manches qui laissent voir la manche de mousseline de dessous, ou le bras nu qu'accompagnent toujours favorablement les garnitures qui terminent le bas de la manche, qui souvent ne dépasse pas le coude.

Ces peignoirs, montés sur *pièce* aux épaules, s'appellent, vous le savez depuis longtemps, des *matinées*. Le sans façon de cette dénomination s'accorde avec le négligé de ces plis flottants depuis la *pièce* de l'épaule, qui ne se fixe par aucune ceinture à la taille. Une coulisse en dessous arrête seulement la fin du dos, qui se trouverait trop disgracieux si la taille n'était pas marquée.

Indépendamment de ces négligés en percaline à lignes ou carreaux, ou bouquets roses, verts, bleus, lilas, on en fait en grande quantité en jaconas blanc orné de broderie anglaise. Ces broderies, que l'on a d'abord employées pour toilettes d'enfant, sont très à la mode maintenant pour nos jupons et nos peignoirs. Nous n'oublierons pas de citer ici tout ce qui se trouve de charmant en ce genre chez M<sup>me</sup> Payan<sup>1</sup>. — Les dessins des hauts volants qui bordent le bas de ces peignoirs sont répétés sur le devant du jupon de dessous, dont le devant doit toujours se laisser apercevoir. Aussi, les broderies en échelle ou garnitures posées en tablier sont celles qui sont le plus adoptées.

<sup>1</sup> Rue Vivienne, 15.

Ces peignoirs et *matinées*, en mousseline unie, doublés de taffetas rose, et garnis de bouillonnés dans lesquels passe un ruban rose, ou d'une dentelle froncée tout autour, ou d'une ruche double en tulle uni, sont les plus jolis négligés pour le déjeuner, les jours où l'on ne veut pas s'habiller, ou les soirs de migraine. Aussi nos plus jolies grandes dames en ont-elles emporté beaucoup à leur château.

Nous avons vu aussi des toilettes ravissantes pour les soirées. — Elles étaient en linon blanc doublé de gaze rose lisse. — Les trois ou quatre volants bordés d'un ourlet dans lequel était passé un ruban rose. Une berthe simplement bordée de ce même ourlet. Les petites manches formées par trois garnitures du même genre et relevées un peu en dedans du bras par un nœud de ruban de taffetas rose à bouts flottants. Un nœud aussi fixait le milieu de la berthe, et une large ceinture à la taille. — Cette toilette, en bleu ou en rose, était, on peut dire, *aérienne* par sa fraîcheur et sa transparence.

— Le taffetas d'Italie uni s'emploie beaucoup pour toutes les toilettes de château. On en fait des robes demi-décolletées à la *Raphaël*, avec des manches demi-longues qui permettent l'accessoire des fichus et des manches en dentelle ou mousseline brodée. Les plus jeunes femmes se contentent de mitaines et d'un petit fichu de dentelle noué sur le devant de la poitrine.

— Les redingotes en taffetas blanc, garnies d'une chicorée découpée à l'emporte-pièce, ou une robe montante en taffetas blanc, sont toujours le superlatif du bon goût.

— Maintenant quittons un peu ces salons de châteaux pour vous montrer les redingotes de toile de Smyrne, de coutil à raies, de nankin et de foulard, qui se portent dans les promenades. — Toujours la mantille pareille accompagne la toilette. — Les garnitures sont des galons plats. — Des soutaches en nuance pareille à l'étoffe forment des brandebourgs sur le devant de la jupe, et sur quelques-unes un large velours noir qui se retrouve aux parements et autour d'un petit collet carré rabattu et à revers. — Nous avons vu ce genre sur un redingote en coutil gris fer, à côtes très en relief tissées dans l'étoffe. — Le corsage, très-ouvert



sur la poitrine, laissait voir une chemise en fine batiste plissée.—Les manches, qui dépassaient les parements, étaient semblables. — Le jupon, fermé par des petites boucles d'acier, retenait une double coque de velours noir. — Un chapeau à la jardinière en grosse paille orné d'une branche d'avoine, complétait cette toilette des champs, que nous citons avec d'autant plus de confiance qu'elle était portée par la jolie et élégante duchesse de R...

Nous reviendrons sur quelques détails de cette *vie de château*, renouvelée du bon vieux temps où l'on s'amusait, et où le rappel du tambour ne pouvait pas tout à coup venir interrompre un bon repas, ou une piquante conversation, ou une sentimentale promenade.

Tandis que nous écrivions cette vie de château telle qu'elle existe *réellement* en ce moment dans quelques antiques manoirs de la vieille France, M. Eugène Guinot, dans son spirituel feuilleton, met en scène un de ces coureurs de châteaux qui avaient l'habitude de passer six mois de l'année sur les terres d'autrui, et il lui fait raconter ses déceptions de voyage.

..... Après avoir de nouveau traversé Paris, où je m'arrêtai deux jours, je pris la route de la Bourgogne pour me rendre chez le baron de L...

C'était un baron de la monarchie de Juillet, et la suppression des titres lui a été d'autant plus sensible qu'il avait à peine eu le temps de jouir de sa noblesse fraîchement éclosée et desséchée dans sa fleur.

Il eût préféré perdre son château, qui est pourtant une magnifique habitation, aussi neuve que ses parchemins, et bâtie tout exprès pour être le siège d'un majorat, et le chef-lieu de sa baronnie.

Connaissant sa faiblesse, je m'étais promis de continuer à le traiter de baron, en dépit des lois, car il faut savoir être agréable aux gens qui vous font bon accueil, et le baron me recevait toujours d'une façon très-cordiale. C'était ma dernière ressource, et j'y comptais comme le joueur compte sur son dernier enjeu.

J'arrivai, et à peine étais-je entré dans la longue avenue qui mène à la grille d'honneur, que je me trouvai face à face avec le baron et la baronne, se promenant noncha-

lamment sous l'ombrage des chênes séculaires.

— Enfin! pensai-je, en voilà qui sont chez eux, qui ne partent pas, et qui ont un air de santé tout à fait rassurant.

Je fus reçu comme à l'ordinaire; le baron me serra la main, la baronne prit mon bras, et nous voilà nous acheminant vers le château. Je me sentais heureux comme le navigateur qui trouve un port après avoir longtemps erré sur une mer sans rivages.

J'avais en perspective une longue série de jeux riants, et je m'abandonnais au charme de cette douce illusion, lorsque, arrivé au bout de l'avenue, je lève les yeux sur ce château, où je me promettais de rester longtemps, et je vois que toutes les fenêtres ont été enlevées, et que des échafaudages de maçon s'étendent sur la façade.

— Comment! m'écriai-je, vous faites faire des réparations à votre château?

— Oui, répond tranquillement le baron, des travaux considérables; on restaure l'édifice de fond en comble.

— Mais il y a cinq ou six ans seulement qu'il est construit, et l'année dernière il était en fort bon état.

— Nous avons découvert plusieurs vices de construction; l'architecte avait mal pris ses mesures. Il n'y avait pas péril en la demeure, il est vrai, mais je n'en ai pas moins fait entreprendre tout de suite les travaux, et cela par politique, pour donner de l'occupation aux ouvriers, qui sont nombreux dans le pays. Nous vivons dans un temps où il est bon de faire quelque chose pour les classes laborieuses.

— Et que faites-vous pour vos amis? Où les logez-vous?

— Hélas! reprit le baron, à mon grand regret, je ne puis les recevoir cette année. Le château est inhabitable, et, selon toutes les probabilités, cet état de choses se prolongera longtemps encore. La baronne et moi nous avons été obligés de nous réfugier dans ce pavillon, où nous sommes bien à l'étroit. Voyez comme c'est petit! Deux petites chambres à coucher et une troisième pièce qui nous sert à la fois de salon et de salle à manger. Le plaisir d'exercer l'hospitalité nous est donc interdit. Mais pourtant je ne veux pas que vous nous quittiez tout de suite; vous ne pouvez pas être venu





25 Aout 1848.

2373.

*Modas de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeau de jardin des M<sup>lles</sup> de M<sup>me</sup> Clara Duc successeur de Maurice Beauvais, 45,  
 Richelieu, 93. Cançon et Pignoir de la Lingerie Puyan, r. Vivienne, 13.

Mess J. & J. Follet, 14, Rathbone Pl. Lond.

Ayuntamiento de Madrid





pour repartit aussitôt; non, vous dînez avec nous, et vous ne partirez que ce soir, à l'heure où passe la diligence de Paris, car vous savez que la diligence passe à une portée de fusil du château. C'est très-commode.

Soixante lieues pour aller au château du baron, soixante lieues pour retourner à Paris : total : cent-vingt lieues pour un dîner.

### LA FEMME D'ASAN.

Quelle blancheur éblouissante éclate au loin sur la verdure immense des plaines et des bocages!

Est-ce la neige, ou le cygne, ce brillant oiseau des fleuves, qui l'efface en blancheur?

Mais les neiges ont disparu, mais le cygne a repris son vol vers les froides régions du Nord.

Ce n'est ni la neige ni le cygne; c'est le pavillon d'Asan, du brave Asan, qui est douloureusement blessé, et qui pleure de sa colère encore plus que de sa blessure.

Car voici ce qui est arrivé : sa mère et sa sœur l'ont visité dans sa tente; et son épouse, qui les avait suivies, retenue par la pudeur du devoir<sup>1</sup>, s'est arrêtée au dehors, parce qu'il ne l'avait point mandée vers lui : c'est ce qui cause la peine d'Asan.

Cependant, quand la douleur de sa blessure s'est calmée, il écrit ainsi à sa triste et fidèle amie : « Fille de Pintor, vous ne vous présenterez plus dans ma maison blanche, ni dans ma maison, je vous le dis, ni dans celle de mes parents<sup>2</sup>. » A la lecture de cet arrêt terrible, l'infortunée demeure accablée.

Depuis ce jour de funeste mémoire, un jour... préoccupée des pensées du bonheur perdu, elle écoutait : son oreille est frappée du retentissement de la terre sous le pas des chevaux.

Elle s'élance désespérée vers la tour, et cherche à en gagner le sommet, d'où elle peut embrasser une mort certaine; car elle pense que c'est Asan qui vient la poursuivre de ses reproches; mais ses petites filles, tremblantes, se sont attachées à ses pas :

<sup>1</sup> Une femme morlaque ne peut entrer dans la tente ou la chambre de son mari sans y être appelée.

<sup>2</sup> Formule de répudiation.

« O ma mère ! s'écrient-elles, ô ma mère ! cesse de fuir, car ce n'est point notre père bien-aimé : c'est ton frère, le bey de Pintorovich. »

Ainsi rassurée, elle descend et jette ses bras au cou du prudent vieillard. « Hélas ! dit-elle, vous le savez, et vous connaissez ma honte et celle de notre race; il a répudié l'épouse qui lui a donné cinq enfants ! »

Le bey se tait, il ne répond point; mais il tire d'une bourse de soie vermeille le titre solennel qui permet à sa sœur de se couronner de nouveau des fleurs et des guirlandes de l'épousée, après qu'elle aura foulé, sur le seuil de la maison, la trace des pas de sa mère.

A peine la malheureuse femme d'Asan a laissé tomber ses yeux sur cet écrit, elle regarde, elle hésite, elle attend, et puis elle se soumet, car l'ascendant de son frère la domine.

Prête à les quitter, elle baise avec ardeur le front de ses deux jeunes fils.

Elle presse de ses lèvres les joues fraîches et colorées des petites filles, qui pleurent sans comprendre tout à fait le sujet de leur douleur; mais elle ne peut se détacher du berceau où repose le dernier né de ses enfants; elle s'y fixe comme pour l'entraîner avec elle.

Son frère la saisit d'une main sévère, la pousse vers le coursier rapide, et vole avec elle à la maison de Pintor.

Elle n'y demeura pas longtemps. La semaine était à peine achevée, qu'une femme si belle et de si noble race fut recherchée pour épouse par l'illustre juge d'Imoski : elle tombe éplorée aux pieds de son frère, elle gémit, elle prie : « Hélas ! dit-elle, ne me donne plus pour épouse à personne; je t'en conjure par ta vie, je te le demande à genoux. Mon cœur éclatera de douleur s'il faut que je renonce à embrasser encore mes pauvres enfants ! »

Le bey, sourd à sa voix, a résolu de l'unir au noble cadi. Dévouée, elle prie encore. « Du moins, reprend-elle, écris en ces termes à l'époux que tu m'as choisi. Ecoute bien : Cadi, je te salue. Je t'écris sans avoir consulté ma sœur, pour obtenir de toi, en sa faveur, deux grâces qui lui seront chères : la première, c'est de lui apporter, lorsque tu viendras avec tes amis, un long voile qui



puisse la cacher à tous les yeux ; la seconde, c'est d'éviter, en la conduisant dans ta maison, de passer devant celle d'Asan, afin qu'elle n'ait pas la douleur de voir les chers enfants qu'elle doit renoncer à voir jamais. »

A peine la lettre est-elle parvenue au cadi, celui-ci réunit ses amis pour être témoins de cette fête. Ils viennent, et présentent à la fiancée, au nom de son nouvel époux, le long voile qu'elle a demandé ; elle s'en couvre et les accompagne, heureuse au moins de cacher ses larmes, quand des cris, qui partent du devant de la maison d'Asan, l'avertissent que les svati, qui conduisent le cortège nuptial, se sont trompés de chemin, car ses enfants l'ont aperçue et se sont élancés sur son passage.

« O mère bien-aimée ! s'écrient-ils, reviens à tes petits enfants, puisque voilà l'heure du repas où tu nous appelais tous les jours. »

A peine a-t-elle entendu ses enfants, l'épouse infortunée d'Asan se retourne vers le vieux bey : « O mon frère, lui dit-elle, permets que tes chevaux s'arrêtent pour un moment devant cette maison, afin que je puisse donner encore quelques gages d'amour à ces innocents orphelins, déplorables fruits de ma première union. »

Les coursiers restent immobiles pendant qu'elle va partager à sa famille chérie quelques bijoux ou quelques vêtements, derniers témoignages de sa tendresse. De beaux cothurnes à tresses d'or pour les jeunes garçons ; pour les jeunes filles, des tuniques longues et flottantes, et une petite robe au plus petit qui dort dans un berceau ; mais elle n'ose l'éveiller d'un baiser.

Tout à coup une voix éclate dans l'appartement voisin, celle d'Asan, qui rappelle ses enfants. « Revenez à moi, mes chers orphelins, revenez à moi ! Le cœur de fer de la cruelle que vous embrassez ne s'attendrira plus pour vous, elle est femme d'un autre. » Elle prête l'oreille, son sang se glace, elle tombe, et sa tête, couverte d'une mortelle pâleur, va frapper la terre retentissante. Au même instant son cœur se brise, et son âme s'envole sur les pas de ses enfants.

CHARLES NODIER.

## Chronique.

A la dernière fête donnée par M. Marrast, président de l'Assemblée nationale, on a entendu presque tous les artistes couronnés au Conservatoire, et dont nous avons déjà fait connaître les noms. Les Enfants de Paris ont aussi exécuté les chœurs de *la Marche républicaine* et de *la Garde mobile*. Le concert avait commencé par l'exécution d'un fort beau chœur de M. de Saint-Julien (musique et paroles), le *Combat naval*. Ce sont aussi les Enfants de Paris qui l'ont exécuté, dirigés par leur chef et leur camarade, M. Philips, ouvrier comme eux.

Rien de plus splendide que *les Romains de la décadence*, cette magnifique copie du beau tableau de M. Couture, que le public applaudit chaque soir aux Variétés. Jamais l'art plastique n'avait déployé plus d'éclat, de luxe, de vérité, et produit une plus complète illusion.

Paris possède en ce moment un homme qui a fait des tragédies par centaines et des chansons par milliers. Il est vrai que ces chansons et ces tragédies n'ont eu que la durée d'un feu d'artifice qui rayonne et s'éteint presque aussitôt. Cet homme, c'est M. Eugène de Pradel, le célèbre improvisateur, qui est de retour après un voyage poétique dans les départements. M. de Pradel, pour la conception rapide, la vigueur et la correction du vers, l'esprit et la facilité, n'a jamais trouvé de rival, même parmi les Italiens, qui, avant lui, semblaient avoir le monopole de l'improvisation poétique.

## THÉÂTRES.

THÉÂTRE DE LA NATION. — *Nisida*.

La première représentation du nouveau ballet, *Nisida ou les Amazones des Açores*, avait attiré un public nombreux et choisi. La salle était comble, et cette belle soirée a prouvé que le monde élégant est resté fidèle aux solennités de l'Opéra.

Nous avons dit avec quels soins tout particuliers a été montée cette œuvre chorégraphique. L'originalité piquante du sujet ne méritait pas moins.

Le livret a été inspiré par une légende tirée d'un vieil historien espagnol. Vers le quatorzième siècle, l'île Graciosa, l'une des



Açores, était habitée par des femmes qui avaient pris en haine les hommes, comme les Amazones de l'antiquité. La reine veille avec sévérité au maintien des lois du pays qui excluent le sexe masculin.

Cependant la plus jolie des amazones, Nisida, se révolterait volontiers ; elle aime un jeune gentilhomme espagnol, don Arthur, qui a abordé dans l'île avec ses compagnons.

La reine rassemble son armée pour punir les étrangers, qui n'ont d'autres armes que des fleurs pour remporter la victoire, et la reine, abandonnée par ses compagnes, va pleurer sa défaite dans la solitude.

Tel est le fond du *poème* que les auteurs, MM. Deligny et Mabilley, ont adroitement développé et détaillé de manière à ménager une foule de gracieux effets à l'art de la mise en scène.

M. Benoît a écrit sur ce thème une musique vive, piquante, facile, toujours en rapport avec les situations, et MM. Cicéri, Cambon et Therry ont encadré cette charmante fantaisie dans des décorations dont le public a admiré l'éclat, la fraîcheur et la richesse.

M<sup>lle</sup> Maria et M<sup>lle</sup> Plunkett ont mimé avec beaucoup d'expression les rôles de la reine et de Nisida. Petipa s'est montré comédien et danseur élégant, et Berthier a fait rire dans un petit rôle comique.

M<sup>lles</sup> Maria et Plunkett ont dansé à ravir un pas au premier acte. Ces deux charmantes danseuses ont été justement applaudies.

M<sup>lle</sup> Fuoco, qui a dansé après elles, a émerveillé les spectateurs. Souplesse, grâce, vigueur, élégance, elle possède tout cela au plus haut point. M<sup>lle</sup> Fuoco eût inspiré un madrigal à Voltaire aussi bien que la Camargo.

Une jeune danseuse, M<sup>lle</sup> Luigia Taglioni, a fait un début heureux au second acte ; elle a reçu un parfait accueil. M<sup>lle</sup> Luigia est parente de Marie Taglioni.

Un détail que nous devons citer, c'est la grotte du premier tableau du second acte. Vous voyez les baigneuses qui nagent dans les eaux transparentes ; vous diriez les nymphes de la mer. Ce tableau est du plus piquant effet.

Le tableau final, qui représente le combat des Amazones, est tout à fait remarquable.

L'armée féminine, avec ses lances, ses casques, ses boucliers, ses uniformes d'une élégance pittoresque, se range en bataille et fait les plus savantes manœuvres. Ces évolutions militaires sont merveilleusement réglées et exécutées.

Avec tant d'éléments de succès, le nouveau ballet ne pouvait manquer de réussir, et tout Paris voudra voir les Amazones de l'Opéra.

#### THÉÂTRE DE LA RÉPUBLIQUE. — *Le vrai Club des Femmes.*

*Le vrai Club des Femmes* a été joué avec succès. M<sup>me</sup> Desaubins, ci-devant comtesse ralliée au régime républicain, donne un bal un mois après la révolution de février. Personne ne vient ; chacun est resté cloué chez soi par la peur.

Quand nous disons personne, nous oublions un petit jeune homme qui revient de Constantinople, où il a failli être secrétaire d'ambassade, et où il a mis à profit les loisirs que lui laissait une destitution prématurée à étudier les mœurs du harem. Il a recueilli de ces études un goût très-prononcé pour la polygamie et pour la séquestration du sexe faible.

Nous oublions encore la respectable M<sup>me</sup> d'Esbonne et la jeune M<sup>me</sup> d'Orbe, qui passent le temps de la danse absente à arrêter les bases d'après lesquelles un club de femmes doit être créé dès le lendemain chez M<sup>me</sup> Desaubins, pour la discussion approfondie de l'émancipation des femmes et de l'opportunité du divorce.

On convoque le ban et l'arrière-ban des femmes incomprises, et la séance s'ouvre sous la présidence de M<sup>me</sup> d'Esbonne.

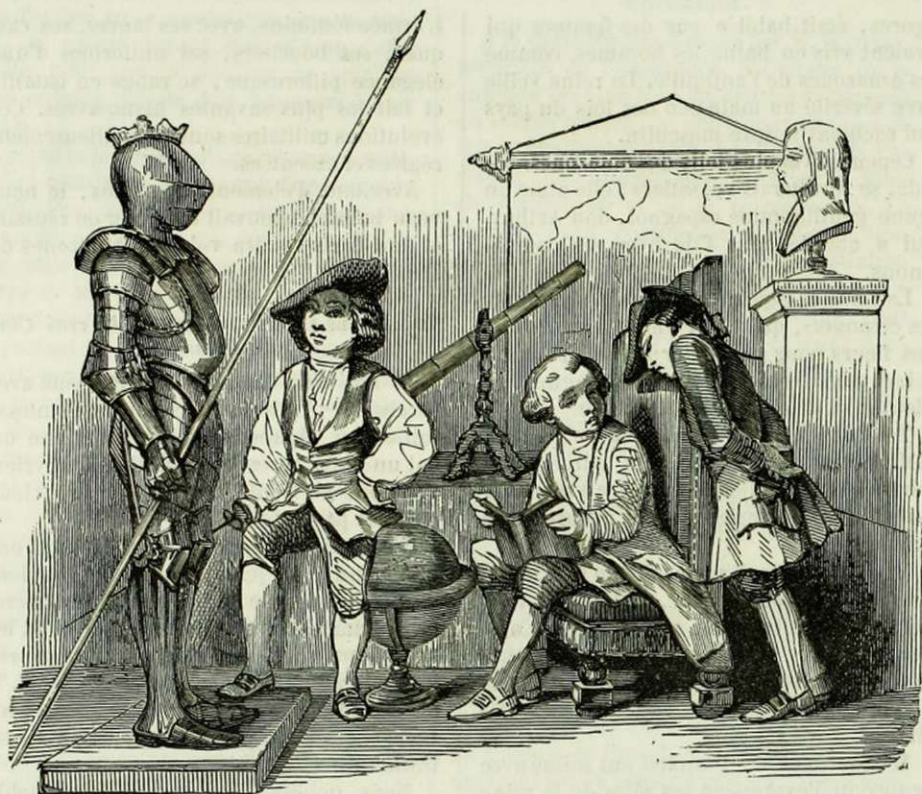
Tout irait bien, si M<sup>me</sup> Desaubins, qui a son projet, ne chargeait le petit Turc d'aller chercher à l'Opéra une demi-douzaine de musiciens.

A un signal donné, ces musiciens jouent les quadrilles les plus à la mode l'hiver dernier ; aussitôt ces dames d'abandonner la discussion générale et de passer aux articles de la contredanse, en laissant la présidente s'époumoner à relire l'ordre du jour.

La morale de ceci, c'est que le vrai club des femmes, c'est le bal.

A ce Numéro est jointe la planche 2373.





## MAGASIN DES ENFANTS, n° 1, Boulevard des Italiens, n° 1.

Seul Journal ILLUSTRÉ EN COULEURS qui paraisse en France.

Chaque numéro du *Magasin des Enfants* constate un nouveau progrès de l'illustration en couleurs, — précision du dessin, éclat et finesse du coloris. — Les dernières livraisons ont commencé une série d'articles qui sont destinés à avoir un véritable succès populaire. LA GRANDE ARMÉE racontée aux enfants par un vieux : c'est sous ce titre qu'un de nos conteurs les plus spirituels, qui a laissé dans l'armée un double souvenir d'écrivain et d'officier distingué, a entrepris de raconter à ses jeunes lecteurs cette grande épopée de la République et de l'Empire. Ce n'est pas seulement une suite d'épisodes qui font connaître et apprécier le caractère du soldat, c'est une véritable histoire militaire, toute remplie de notions du plus haut intérêt sur l'origine et les fastes de nos différentes troupes. A côté de ces pages écrites pour les enfants, avec toute la verve et la simplicité d'un vieux soldat, se trouvent les costumes des soldats des différentes armées aux différentes époques, depuis les hommes d'armes à la cotte de mailles, la chlamyde et le sayon, jusqu'à la tunique du soldat de 1818. Les résultats obtenus par l'illustration en couleurs sont admirables dans cette suite de dessins ; tous les costumes sont rendus avec une netteté, un éclat de coloris qui ne laissent rien à désirer. Le seul numéro du mois de mai contient plus de douze dessins de costumes, sans préjudice des illustrations des autres articles, et notamment celui des *Esquisses historiques*, que M<sup>lle</sup> Eugénie Foa écrit avec cette grâce charmante, cette naïveté qui la font tant aimer des enfants.

Le *Magasin des Enfants* paraît chaque mois, en livraison de trente-deux pages grand in-8°, avec quinze sujets complètement coloriés et dessinés par nos plus habiles artistes.

Prix de l'abonnement : UN AN : Paris, 8 fr. — Départements, 10 fr. — Etranger, 12 fr.

On s'abonne : 1° Au bureau du *Magasin des Enfants*, boulevard des Italiens, 1, à Paris ; — 2° chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger ; — 3° en s'adressant aux bureaux des Messageries ; — 4° en envoyant au bureau du Journal un bon sur la poste, ou un mandat sur Paris.

## LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.